

N° 57. — TOME VII.

25 DÉCEMBRE 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Saint-Pol-Roux. — *Les Reposoirs de la Procession : L'arc-en-ciel.*

Henry Bordeaux. — *Les Temps dérisoires : Les Petits Don Juan.*

Edmond Pilon. — *Les Noces de la Reine.*

Dauphin Meunier. — *Suicide ou Royauté.*

Jules Bois — *Commerce amoureux des Sages avec les Dames et les Demoiselles des éléments (suite).*

Henry de Malvost. — *L'Attaque du Moulin.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

—
Tous droits réservés

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE
PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg	Montbarbon.
Bourges	Renaud.
Brest	Robert.
Caen	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry	Baujat.
Cherbourg	Marquerie.
Clermont-Ferrand	Ribon-Collay.
Dijon	Armand.
Saint-Etienne	Chevalier.
Fontainebleau	Desprez.
Grenoble	Baratier.
Le Havre	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille	Tallan tier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbongelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nimes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herluisson
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe.
Toulouse	Milles Brun.
Tours	Pericat.
Versailles	Flammarion.

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTERAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

UN AN SIX MOIS

PARIS	10 francs — 6 francs.
PROVINCE	12 francs — 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs — 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Les Reposoirs de la Procession

ARC-EN-CIEL (1)

A Maurice Beaubourg.

Par les sept rues aboutissant à ce carrefour vinrent, au même instant, me surprendre les sept Jeunes Hommes qui, sur toutes choses, font à mon aînesse l'honneur de la consulter.

La brusque invasion de ces éphèbes étrangers l'un à l'autre, dont je prévoyais le heurt regrettable, me trancha l'haleine en plusieurs ; heureusement, avant que leur bouche et que leurs orteils ne se trouvassent à la limite du salut réciproque et de mes oreilles, la

1. Le chapitre suivant est extrait du tome second des « Reposoirs de la Procession ». Le tome premier de cette collection, qui comprendra plusieurs volumes vient de paraître à la librairie du *Mercure de France*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain.

brise secourable m'offrit certaine ganse qui, fort à propos, corrigea la panique de mon sein.

Sitôt réduit à sa plus simple expression le cercle humain dont je devenais le centre, les sept Jeunes Hommes proférèrent à l'unisson la phrase appréhendée, caméléon de verbe dont la queue devait par sept fois varier.

— « Maître, j'ai reçu touchant Dieu ton opinion
(Et chacun d'adjoindre son épithète,

le premier : violette !

le second : indigo !

le troisième : bleue !

le quatrième : verte !

le cinquième : jaune !

le sixième : orangée !

le septième : rouge !) »

Dès ces couleurs exprimées par les sept langues ensemble, mon oreille dut avoir un tantinet l'aspect d'une palette sur laquelle un peintre aurait pressuré les sept tubes d'icelles.

Au groupe ç'avait produit l'effet discordant des sept notes de la même gamme plaquées par une patte d'ours; aussi les sept Jeunes Hommes s'entreregardent-ils, ahuris de sept solutions données à un problème tel et de ceux qui passent pour n'en souffrir qu'une et des plus nettes encore. Leurs yeux ne tardèrent pas à converger vers celui qui leur devait apparemment signifier l'Hypocrisie.

Je jugeai décent de dissiper le malaise :

— « Jeunes Hommes, si ordinaire qu'elle puisse paraître aux contemporains, je n'en suis pas moins, ainsi que d'ailleurs tout poète d'exemple, une lumière absolue (soit dit sans mesquine vantardise!), lumière issue de l'ignorance ou de l'inconscience petit à petit pour enfin de grade en grade s'affirmer comme à la

longue s'affirme, issue du chaos ou du hasard, la fleur. En vérité sont des absous tels esprits singuliers, mais il y a l'absolu qui passe et l'absolu qui reste; celui-ci participe de tous, celui-là relève d'un seul, et l'absolu qui reste résulte de la dîme du meilleur prélevée sur les absous qui passent. De vous, disciples, il adviendra même que de moi, avec cette différence que ma lumière est née d'une énergie douloureuse et que votre lumière jaillira partiellement de la mienne sans les peines de naître et de s'imposer, épargnées que vous sont les misères de l'origine. »

— « Maître ! » balbutia l'émotion des sept Jeunes Hommes.

— « Vous n'êtes pas vous-mêmes encore, mais un peu de moi-même chacun déjà. Evoqués, sachez agir désormais, et puissent vos lumières dépasser leur mère! Que ma fractionnaire parcimonie soit taxée de prudence, non d'avarice : vous éclairer pleinement et tout d'un coup vous eût aveuglés plus qu'un jet de poivre. En vos curiosités préludives j'ai semé l'efficace grain de vérité qui siéyait à chacune au lieu de la vérité tout entière, cet épi de vérités. Ce que vous êtes je le fus à telles enseignes que je regarde en arrière quand je vous regarde. C'est pourquoi, sues vos faiblesses respectives, je tins compte de l'individu, me plaçant à son point de vue et, pour lui épargner un viol stérile, lui servant le seul idiome qu'il fut susceptible de comprendre au seuil du mystère. Si je n'avais respecté le sillon personnel, mon grain eût été caillou. Ma prudence au surplus désira ménager des ailes à votre initiative. A l'élève il faut laisser le don de deviner, le pouvoir de se devenir. Créons-nous avant de rien créer. Vous n'êtes donc qu'orientés sur la voie nouvelle. Mon devoir sera le vôtre aussi, le poète ayant mission d'illuminer ses cadets qui

plus tard illumineront les leurs : légende du flambeau toujours plus pur que l'on se lègue de main en main. »

— « Ame d'évangile ! » clamèrent-ils, s'offrant. J'étreignis volontiers mes petits courtisans.

— « Je m'imagine que m'environne un prisme dont chaque facette exprime une de mes sept couleurs. A moi seul je suis vous tous, à vous tous vous êtes moi seul. Votre assemblée provoque le tendre pleur de remembrance, car je revois en vous les étapes de mon soleil épanoui, l'éparpillement anticipé de ma raison consolidée ; vous êtes mes lueurs éparses, mes tentatives, mes ahans, les faiblesses dont je suis la force, les chiffres dont me voici le total. Vous l'analyse, moi la synthèse. Présent un où persiste des bribes de passé, je ne suis moi-même qu'une parcelle de l'avenir un où persistera quelque chose de mon présent réduit en miettes. Le poète d'aujourd'hui, ce n'est que l'atavisme du poète de demain. Amis que je vais quitter pour la Solitude, à vous, maintenant que vous vous connaissez, de vous étudier les uns les autres et de greffer les couleurs voisines sur la vôtre ; puis, ces couleurs, de les allier, de les transformer, de les parfaire, de les améliorer, de les originaliser. Ainsi vous deviendrez à votre tour lumières absolues. »

Les Jeunes Hommes s'étant pris par la main, je crus à sept morceaux, agrafés, de ma Statue symbolique brisée.

— « Adieu, enfants ! J'appelle vivre : construire son propre bouquet. Allez donc conquérir les six fleurs de clarté qui manquent à votre règne définitif ! »

On allait se séparer lorsque, par les sept rues, s'avancent sept Jeunes Femmes,

Mes maîtresses !

Désignant à ceux-ci celles-là, je dis :

— « J'ai agi sur leurs âmes analoguement. Je leur montrai le vice ou la vertu de moi-même correspondant au vice de telle d'entre elles ou bien à sa vertu (quand je ne simulais pas le vice et la vertu concordants) afin, satisfaisant la nature de chacune, de me rendre possible et de parvenir d'une façon droite ou subreptice à les connaître. »

Curieux, les sept Jeunes Hommes coururent au-devant des sept Jeunes Femmes et demandèrent :

— « Que vous semble notre maître? »

Mes maîtresses de répondre, celle à la robe violette :

— « Un morose!

celle à la robe indigo :

— Un naïf!

celle à la robe bleue :

— Un sage!

celle à la robe verte :

— Un drôle!

celle à la robe jaune :

— Un sganarelle!

celle à la robe orangée :

— Un malin!

celle à la robe rouge :

— Un fol! »

Les regards de stupéfaction des deux groupes furent à ce point les tisonniers de mon rire sous la cendre qu'il incendia le carrefour.

Puis, soucieux, les sept Jeunes Hommes :

— « Adieu, maître, nous rentrons méditer dans nos chambres! »

Pensant que la trahison des matrices aiderait à leur science, je leur suggérai d'emmener mes sept maîtresses.

Le Jeune Homme à l'opinion violette offrit son bras

à la Jeune Femme à la robe violette, et l'imitèrent les six autres Jeunes Hommes.

Leur partance m'évoqua les débris de ma Statue emportés par des larronnes...

Comme ils allaient disparaître sur la route future, les sept Jeunes Hommes se retournèrent :

— « Où et quand nous donnes-tu rendez-vous, maître ? »

— « Dans sept ans, au square des Oliviers ! » répondis-je, les mains en porte-voix.

— « Nous ne manquerons pas d'y venir t'embrasser ? »

J'y compte bien.

SAINT-POL-ROUX.

Les Temps dérisoires

LES PETITS DON JUAN

I

Le suave Feuillet, — dont les phrases mélodieuses et les rêves d'une aristocratie surannée ont tant alanguie et charmé les âmes de quinze ans, — fut, je crois, l'inventeur de cette expression : une conversation à faire rougir un singe. Il se servait de cette véhément formule pour caractériser les causeries de très douces jeunes filles s'en allant, gracieuses et rieuses, parmi les teintes apâlies d'un parc mélancolique. Il est possible que, dans ce qu'on est convenu d'appeler « le grand monde », des flirts prématurés, d'énervantes lectures et d'étranges confidences aient de bonne heure vieilli les âmes féminines en fanant leur ignorance des choses. Mais les fillettes naïves abondent

encore dans d'heureuses provinces, pour le plus grand bonheur de ceux qui recherchent de candides épousées ou rêvent de fiancées liliales et novices. Et l'on est parfois étonné de rencontrer, sous des apparences de coquetterie qui frisent la perversité, des cœurs ingénus et vierges d'amour, se réservant pour les futurs Lohengrins des songes.

Il faudrait, en revanche, inventer des termes nouveaux, assez virulents pour évoquer les conversations des mâles, surtout dans le retrait des fumoirs, après les somptueux dîners qui facilitent l'extraction des confidences. La brute primitive se révèle sous le correct habit noir, et feu Priape lui-même se pourlècherait les badigoinces à l'audition des crudités qui s'envolent, légères, parmi la gaze vaporeuse et les longues traînées bleues des cigarettes et des cigares. Ceux qui se complaisent ainsi dans la narration de sensationnelles ignominies, n'offrent guère d'intérêt : l'amour de chair n'est beau que s'il est sain, et l'amour cérébral répugne à l'apparition dans les assemblées, désirant se garder pour la solitude ou les cénacles d'âmes parallèles. J'ai toujours remarqué qu'en ces occurrences les hommes de mérite demeuraient en leurs rêves intérieurs, négligeant les propos ambients et méprisant d'inutiles révélations.

Et pourtant ces causeries dévoilent toute une race d'individus solliciteurs d'interviews et quémandeurs d'analyses : ce sont les *petits don Juan* qui s'en vont à travers le monde, clabaudant des aventures qu'ils ne connurent jamais, s'auréolant de conquêtes irréalisées, se drapant en des sensations d'emprunt. L'amour semble remplir leur vie, et ils ouvriraient de grands yeux si on leur disait qu'ils ignorent l'amour ; accomplissant tout pour la montre, ils sont les servants de leur propre vanité, et ils seraient stupéfaits si on leur

confiait qu'ils sont ridicules ; chevaliers galants de toute dame, ils s'intitulent protecteurs du sexe de beauté, et ils seraient sans doute irrités si on leur affirmait qu'ils agissent vis-à-vis des femmes comme de vulgaires polissons.

II

Tout oreille, si vilaine soit-elle, est bonne pour accueillir les récits de leurs bonnes fortunes ; ils en tympanisent leurs amis d'un jour et en terrorisent leurs habitués. Ne vous est-il jamais arrivé, — en chemin de fer, par exemple, ou dans une soirée populeuse, — de rencontrer pour la première fois un monsieur, un joli monsieur, et d'apprendre, en un quart d'heure, de sa jolie bouche, qu'il entretient une actrice à Paris, qu'une accorte ouvrière est récemment trépassée d'un trop violent amour pour lui, et qu'il est attendu ce soir même par une mignonne amoureuse à laquelle il fait presque l'aumône de sa tendresse ? La froideur de votre accueil ne congela point son verbiage : il piaffe en étalon sûr de lui, il fournit en votre présence de brillantes chevauchées à travers ses prétendues amours : parfois, si vous avez le malheur de condescendre à l'audition de ces confidences inattendues, il tire d'un mince portefeuille des photographies qu'il offre à vos regards en gestes de triomphe. Et dire qu'on a expulsé les confidents du royaume dramatique, pour mettre en scène des messsieurs qui parlent tout seuls, trois quarts d'heure durant !

Que de gens, — hommes ou femmes du meilleur monde, — ont en partage une âme de commis-voyageur ? Les élégances ne la peuvent toujours dissiper.

muler, et sa découverte afflige profondément ceux qui, selon le verbe magnifique de Paul Adam, sont épars aux apparences des choses. Les êtres d'exception sont rares en notre temps égalitaire, mais ils dominent si prodigieusement la commune banalité qu'il faut se hausser pour les voir, et que leur seule compréhension exalte l'esprit et l'irradie de lumière.

Voici nos petits don Juan lâchés à travers les jupes. Le parallèle de leurs existences et de leurs confidences provoque le sourire et va jusqu'à réclamer, si le mal n'émanait de leurs actes, un peu de miséricordieuse pitié.

Vous l'avez entendu, le petit homme de tout à l'heure, se vanter d'avoir conquis jusqu'à la mort le cœur d'une trop tendre ouvrière! Suivez-le dans les soirs noirs d'hiver ou dans les roses soirs d'été, errant à la porte des manufactures, aux heures de sortie, ou le matin, après un bref sommeil, dans la propice rue de la Paix ou dans tel favorable faubourg de province. Il est possible qu'à force de patience il ait fini par lever une petite femme à court d'argent : mais comptez le temps perdu, le chaud et le froid endurés, les rebuffades et le lâchage après la savante carotte de lui tirée, puis, faites la balance : ne vous semble-t-il pas entrevoir la prétendue morte faire le pied-de-nez et pirouetter sur ses talons en rigolant au souvenir du bon tour qu'elle lui joua ?

Ainsi toutes ses bonnes fortunes sont par lui travesties. Elles peuvent être symbolisées par ces vieilles femmes aux airs respectables qu'on rencontre dans les rues et dont on remarque le seul rythme austère, et qui s'exhibent ensuite sur les planches, maquillées, attifées, fanfreluchées, poudrederizées, vermillonnées, plâtrées, reverdies, récrêpies, rafraîchies, regarnies, revernies, ragaillardies.

Comme tous les amateurs d'extériorités, il recherche la femme de théâtre. Elle grandit à ses yeux de tous les désirs des foules qu'elle aimante, elle l'électrise de tout le fluide amoureux qui de la salle vient à elle, elle le magnétise de toute l'intensité des regards qui s'enivrèrent de sa vision menteuse. Aussi vous narrera-t-il de fréquents triomphes auprès des actrices ou des danseuses, et la vérité se bornera à quelque chanteuse dépenaillée ou à quelque remueuse de jambes cueillie péniblement dans quelque beuglant lointain.

Mais il aura surtout la bouche pleine de ce mot : la *femme du monde*. Ce vocable lui fondra comme un bonbon sur la langue. Les arcanes de « la haute » n'auront point échappé à sa pénétration ; il se gargarisera de toutes les expressions qui peuvent faire croire à son indiscutable dandysme. Il affectera même des allures cosmopolites, Bourget et quelques autres ayant mis à la mode ce genre d'existence.

Quelquefois, cependant, s'il a le courage de descendre en lui-même, si la réflexion émerge soudainement parmi ses frivoles idées qu'elle éparpille au loin, et surtout s'il n'est pas devenu sa première dupe, la plus complète victime de ses constantes tartarinades, il doit revoir, en un éclair, toute sa vie, faire le compte — oh ! bien vite accompli ! — de ses misérables amours dont il redora la façade, étaler toutes les blagues, tous les travestissements, tous les trucs déployés pour l'épatement du vulgaire à peine convaincu. Et cette conclusion doit fatallement lui venir à l'esprit, cause de tristesse : Je ne suis qu'une apparence aussi vaine que la fumée de ma cigarette, aussi inutile que la cendre de ma cigarette, aussi vite disparue du cœur des hommes que les spirales bleuâtres envolées de ma cigarette et s'enfuyant par la fenêtre ouverte sur le soir des choses.

Mais ne pas réfléchir est de l'essence de son être.

Puis, à supposer même qu'il ait cueilli par ci par là quelque important trophée d'amour, ce ne fut pour lui qu'une joie illusoire. *L'amour-propre tua en lui tout amour* : il ne chercha point des tendresses et des caresses mais des succès pour le personnage qu'il s'inventa. Il ne jugea point les femmes en elles-mêmes ou d'après une intime et mystérieuse sympathie, mais selon la cote publique, officielle, à elle accordée. Ainsi telle actrice lui plaît parce qu'elle est connue, telle femme du monde l'attire, parce qu'elle est à la mode. Il n'aime que par une sorte vanité, pour les autres et non pour lui-même. Eternellement trompé par sa fausse conception de la vie, il ignore complètement l'amour.

Plaignons-le, mais très peu, car il n'en vaut pas la peine.

III

Celui qui péchera par vanité, sera châtié dans sa vanité. Cette manie de s'accorder d'innombrables conquêtes excite tout d'abord la jalousie des crédules. Puis l'on a bientôt fait de percer le mystère, un contrôle inévitable révèle l'inanité des vantardises, et voilà le bonhomme voué au ridicule toutes les fois qu'il ouvrira la bouche pour exhiber les femmes dont sa vaillance triompha. Même lorsqu'il dira la vérité, il ne sera pas cru. Mais hypnotisé par lui-même, se proclamant irrésistible, et se confondant en admiration sur sa propre personne, il ne remarquera pas les

bons amis pouffant de rire, soulignant leurs questions d'intonations caustiques, en un mot *se payant sa tête*.

Toutes les fois que, dans une conversation d'hommes où la femme est en jeu, il en est un qui garde un obstiné silence, ne manifestant rien de ses opinions et ne révélant rien de sa vie, on peut en conclure : ou il domine la femme dans l'amour, et il garde sur elle le silence des vrais don Juan, ou il la domine par la pensée et juge inutile de dévoiler sa conception des êtres à ceux immobilisés dans les idées matérielles.

Si, du moins, Juan le petit avait pour la femme cette immense tendresse et cette profonde pitié que possèdent les réels amoureux, et qui assurent aux aimées le dévouement sûr et le sacrifice sincère ! Mais l'amour n'étant pour lui qu'une réclame de vanité, il sera dépourvu, au contraire, de la plus élémentaire délicatesse ; modestement il s'attribuera pour maîtresses les femmes les plus invulnérables, celles qui ont jusqu'alors repoussé la calomnie, et souvent aussi, pour donner plus de créance, ces pauvres évaporées qui mettent contre elles les apparences et se gardent cependant de toute faute. Il est assez habile pour éviter la contradiction : il n'affirme pas, il ne crie pas crûment ses conquêtes ; non, il donne à entendre, il laisse supposer, il incite à croire. Une phrase lancée ne se rattrape plus, une réputation entamée ne se raccommode qu'avec peine : le petit homme n'en a cure.

Vous connaissez l'exquise comédie de Paul Hervieu : *Les paroles restent*. Un propos tenu par inadvertance est cause de mort.

Aussi éprouve-t-on un douloureux serrement de cœur à entendre nos petits don Juan déclarer à mi-voix, avec ces airs suffisants qui quémandent des

gifles : « Je suis du dernier bien avec M^{me} X; mon flirt avec M^{me} Y marche comme sur des roulettes... » Car ils s'attaquent à des jeunes filles, moins armées pour la défense. Oh ! ils n'insinuent pas fréquemment qu'ils ont avec elles franchi le fossé; leur amour-propre veut bien se contenter de baisers multiples et d'aveux galants. Et bien souvent, regardant M^{me} X. ou M^{me} Y., on découvre en leurs yeux tant de limpidité, et dans leurs paroles tant de franchise, qu'on sent d'instinct la pauvreté de ces méprisables jeunes gens, et qu'on désire, — au moins une minute, une de ces minutes pendant lesquelles on vaut quelque chose, — les sauver de la vie et des hommes. Mais on se heurte à cela : que faire pour elles?..

C'est pour cette cause que la race des petits vainqueurs est une race ignoble. Ils visent à être des don Juan et ils sont des goujats.

Et le fantôme de l'éternel Amant vient me frôler de sa mélancolique tristesse, au viol de son nom symbolique, disant l'immense nostalgie d'amour qui hante nos âmes palpitantes, et protestant, au nom de cet amour même, contre la profanation de son domaine et la ridicule singerie de ses petits disciples...

IV

Il est des regards qui salissent et des yeux qui souillent.

Je songe à tous les vieillards obscènes ou à tous les jeunes gens au cœur bas qui contemplent, dans les bals resplendissants de lumières, les blanches

théories des vierges aux visages d'aurôre et aux bras de neige pâle. Elles ne peuvent se soustraire aux effluves des désirs pervers et leur beauté se ternit de l'ambiance des pensées mauvaises. Seuls, les regards extasiés des artistes amoureux des lignes pures et des rythmes de splendeur et ceux des sincères amants qui souffrent de toutes ces possessions par le désir, les consolent de tant d'abjections et redonnent la pureté à leurs formes adolescentes. Et la beauté inapparue des laides s'ennoblit, vierge des désirs des autres, seule véritablement vierge dans ces courants impurs qui suffisent à inquiéter les âmes blanches....

J'écris ces lignes par une automnale soirée de tristesse.

Autour de moi la campagne s'endort en l'assoupissement mystérieux des choses, et, par la fenêtre demeurée ouverte encore, malgré la fraîcheur de l'air qui frissonne, j'aperçois le grand tilleul démesuré qui secoue ses feuilles jaunies comme des illusions mortes, et les marronniers qui se penchent alanguis, et la montagne qui s'embrume et se mêle aux ombres des arbres. Toutes ces splendeurs finissantes portent jusqu'à mon cœur le regret du soleil estival, dispensateur de vie et fécondateur des germes, et le songe des éternelles beautés et des amours éternelles. Je rêve de l'immense bonheur de s'isoler ici, loin du monde et loin des atteintes sociales, avec une jeune femme dont on aurait été toute la vie, et dont on posséderait à la fois tout le passé plein de notre unique désir, tout le présent fou d'extase et tout l'avenir prometteur de joies sans limites; nul que moi n'aurait compris sa beauté ineffable, nul que moi n'aurait touché sa main et pris sa taille, nul que moi ne l'aurait regardée jusqu'à l'âme.

Et comme je rêve ainsi à d'impossibles choses, hanté de mes exécrables petits don Juan, je les entends dire, dissipant la pureté de ma vision et se rengorgeant avec fatuité : « La petite Z. qui vient de se marier ? Elle est très gentille,.... je le sais... »

Trossy, octobre 1893

HENRY BORDEAUX



Les Noces de la Reine

Pour M. Octave Uzanne.

I

La Reine quitta sa posture de sphinx, elle abaissa les mains le long de ses cuisses, puis, redressant sa haute tête où tremblait la tiare à la vipère d'or, elle se leva de son trône et, d'une démarche imposante, elle descendit deux degrés, en laissant scintiller à tous les yeux les anneaux de ses pieds nus. Une grande crainte courba tous les fronts et de sa voix dolente où traînaient des mots syriaques, elle dit :

— Toi qui viens de Memphis, avance et répète ce que tu as dit au peuple thébain.

Au pied du large escalier d'ophite, les soldats, de leurs piques, poussèrent une femme chancelante qui vint s'affaler la face contre les dalles, la poitrine saillante hors du vêtement safrané. Le corps secoué

d'un mouvement convulsif elle embrassait la poussière et, dans le silence, elle parla :

— O Gloris ! Reine trois fois pure, toi dont le corps est voilé comme celui d'Isis ; dominatrice des villes, par l'hypogée du Pharaon mort et par sa dépouille qui est bien heureuse, en vérité je suis ta sœur et nous sommes ses filles !...

Un frisson d'étonnement passa sur la nuque des prêtres et les phalères d'argent oscillèrent sur la poitrine des guerriers.

— Alors quel est ton nom ? demanda Gloris.

Et l'autre dit :

— Je l'ignore.

Les hiérophantes sourirent et leur chef, à pas comptés, s'avança vers la femme prostrée :

— Gloris, la très sainte ne craint pas les imposteurs. Elle sait que Typhon abusa Osiris et que ta langue venimeuse égale celle de Typhon, car cela est vraiment imprudent de se dire la sœur de Gloris, quand on n'a pas même de nom...

La femme sortit de sa main un anaglyphe d'airain et elle dit :

— Le visage de notre père est gravé dessus, ô prêtre !

Mais l'homme, du pied, fracassa le médaillon en criant :

— Imposture !

Et toute la foule des dignitaires se courrouça contre cette femme. Gloris s'assit et laissa reposer ses orteils sur une peau d'armeline, puis faisant mouvoir lentement ses lèvres toujours immobiles elle prononça en forme de sentence :

— Marquez cette femme à l'épaule et, qu'enfermée dans Thèbes, elle n'en sorte pas...

Des esclaves apportèrent des fers rouges et, sous

les mains brutales, l'étrangère émergea, splendide, le torse nu. Les yeux de Gloris lancèrent des éclairs à la vue de cette chair lactée qu'inondaient les grands rayons de soleil. Le prêtre leva le bras et, au-dessus du sein gauche, il posa la barre brûlante. Un cri déchirant partit qui ébranla les pylônes et remplit toutes les âmes d'épouvante.

Gloris ferma les paupières, délicieusement et une clameur de joie vint aussitôt ajouter à son trouble, en traversant le propylée du temple...

II

L'émotion semblait l'avoir brisée et elle s'étendit nonchalamment sur son lit d'ivoire incrusté de béryls, parmi des pétales effeuillés d'héliotropes et de rhododendrons. Des esclaves apportèrent une acerre d'or et en agitèrent les chaînettes pour faire monter en cercles la fumée de l'oliban sacré. Un nuage d'apotheose entoura bientôt la Reine ; on ne la distinguait presque plus, à travers la vapeur. Le lotus qui luisait sur sa poitrine et les cercles de ses chevilles furent un moment tout ce que l'on vit d'elle. Les prêtresses de Rhéa, pour la distraire, passèrent des crotales à leurs doigts et dansèrent selon le rite, au son d'un tympanum.

Gloris se renversa la tête parmi les fleurs et la lumière vint illuminer sa gorge opulente qu'on ne pouvait regarder sans frémir et qui battait convulsivement, comme pour attirer à de voluptueuses étreintes. Ses yeux, agrandis au cinabre, avaient l'éclat du saphir et des rois d'Orient s'étaient agenouillés devant eux.

Sa bouche, fine et dédaigneuse, était encore vierge du baiser et nul homme n'avait senti sous ses lèvres ses lèvres d'émail. Elle laissa glisser son front parmi sa chevelure dénouée et ceux des assistants qui virent le geste tremblèrent comme des enfants en voyant cette jolie tête glisser sur le réseau d'ébène de sa chevelure, comme à l'heure de minuit le disque de Cynthia roule sur l'ombre des nuages.

Le nomarque, voyant que la Reine s'endormait, fit ouvrir les gigantesques portes de bronze, si hautes qu'elles montaient depuis le sol jusqu'au pinacle et si épaisses qu'il avait fallu des milliers de journées pour les amener de Gizeh où des troglodytes les avaient fondues. Une immense clamour d'admiration, sortie de milliers de poitrines, fit trembler les voûtes ciselées de cornaline et une grande multitude de peuple en délire se rua sur la double haie inébranlable des archers et des porte-glaive.

Au bruit de ce vaste écho d'amour qui montait vers elle, la reine entr'ouvrit les paupières et son regard, d'une acuité hyaline, plana sur toutes les têtes et se perdit dans l'horizon du fleuve. Le Nil, à deux stades de distance, coulait doucement, charriant sur ses eaux bleues des centaines d'embarcations où des navigateurs de tous les pays, arrivaient, tendant des mains suppliantes vers son trône. Sur l'autre rive, les villages de Karnac et de Louqsor érigeaient leurs obélisques peints et leurs stèles lumineuses. Un vent léger faisait trembler les stipes des palmiers et de larges agavés aux feuilles pointues étendaient une ombre rafraîchissante où venaient s'abriter les caïmans.

Et par les cent portes de la ville arrivaient sans cesse des multitudes de gens, les uns au galop de leurs biges pesants, les autres sur des quadriges aux

roues acéraines, et tout cela voltigeait dans un nuage de poussière.

Le chef des hiérogrammades regarda quelle heure le soleil mettait au rouage de la clepsydre et il dit :

— Selon ce qu'Horus a gravé en hiéroglyphes sur la table isiaque le temps de choisir un époux est venu, ô Reine.

Une esclave agita un éventail et Gloris allongea sur les coussins son bras d'une rondeur impeccable et d'un éclat divin. Elle fit ouvrir une cage où des ibis étaient enfermés et un grand déploiement d'ailes annonça sur toute la ville que la Reine allait parler. Une large balustrade fut roulée au pied du trône et un tapis semé de tête de chats, de hiboux et d'autres bêtes nyctalopes fut étalé devant. La statue de Niobé, éternellement éplorée, fut dépouillée de son voile, les aëdicules des dieux furent recouvertes de phlox et de nymphæas et le prince des devins fit décorer les images d'Apis. Revêtu de la dalmatique qui l'investissait du pouvoir suprême il fit un passage dans le rang des guerriers et le défilé commença.

Il vint d'abord un groupe de bouviers et de pâtres de la campagne et des esclaves Hyksos dont le visage était emprunt d'un bêtisme repoussant. Ils traînaient des socs de charrues.

— Celui de vous qui pourra changer son outil de labour en un sistre harmonieux dont il tirera de sublimes accords, celui-là pourra baisser mes pieds nus et partager ma couche, dit la Reine avec dédain.

Un plissement anima les faces grossières de ces hommes; de leurs membres noueux ils tentèrent déjà de pétrir le fer et les soldats durent les chasser du bout de leurs caliges pointues. On vit ensuite des guerriers éprouvés au choc de vingt combats et qui

faisaient trembler les dalles sus le poids de leurs armes et au bruit de leurs cothurnes.

— Je veux que mon époux soit aussi un législateur — fit la reine en scandant ses syllabes, et celui de vous qui saura, de son glaive, faire un graphium savant pour écrire sur le papyrus, celui-là aura le droit de baiser mes yeux bleus et de s'étendre sur mon lit.

Les guerriers acceptèrent le défi et on les conduisit au champ des épreuves. Des Pygmées furent introduits. Ils entrèrent, se traînant misérablement sur leurs pieds et ils implorèrent à leur tour.

— Vous ne seriez pas dignes d'être les pieds du trône où je m'assieds, fit Gloris, cependant si l'un de vous était assez fort pour vaincre deux soldats armés, celui-là connaîtrait les mystères de mes voiles...

On amena des marins éprouvés qui portaient leurs pagaies légères derrière un bouclier. La reine chercha parmi eux, puis elle prononça :

— Si l'un de vous est assez habile, pour, de son aviron, faire une cithare où il chantera les rhapsodies d'Amphion, celui-là pourra reposer toutes les nuits entre mes bras...

Des poètes imberbes, de tous jeunes hommes au torse blanc qui récitaient, au bruit des plectres sur les psaltérions, les vers des aèdes, s'agenouillèrent. L'œil de la Dominatrice se mouilla d'une larme, à la vue de toute cette jeunesse généreuse, mais l'oracle sibyllin, interprété au dernier taurobole ne permettrait pas de clémence et elle répondit à leurs vœux :

— Si quelqu'un de vous, en plus de son talent de scribe, peut sur une djerme légère et en quelques heures atteindre l'extrémité du Nil, celui-là pourra, avec ses lèvres, prendre mes lèvres.

Les éphèbes poussèrent un cri frénétique et coururent à l'envi vers les rives du fleuve. Puis vinrent /des

prêtres de Bacchus portant des amphores grecques : des triérarques qui avaient soumis les paraliens révoltés ; des messagers couverts de byssus, qui portaient le caducée d'Hermès Trismégiste ; d'opulents tétrarques tyriens ; des suffètes renommés des côtes de Carthage, entourés de gardes ; des patrices romains tenant, de leurs doigts, les fibules d'or de leurs chlamydes.

Ils s'abattaient comme une mer houleuse au bas de l'escalier et un long râle de désir montait de leurs gorges oppressées. Gloris, à chacun demanda un gage de vaillance ou de génie et ils s'en allèrent consternés, le front barré d'un trait, mais prêts à tout affronter pour mériter le peu d'elle qu'elle leur avait promis.

Des étrangers suivirent en grand nombre ; des princes de tous les pays ; des ascètes, maigres comme des momies ; des lépreux, qui avaient une sonnette au cou ; des corybantes, serviteurs de Cybèle ; des mages d'Orient aux étoles chamarrées ; des chameliers de Lybie aux oreilles pendantes et à la barbe hirsute ; des tueurs d'ichneumons aux joues rubéfiées et enfin les parents de la reine, les serviteurs du palais, les gardiens du sacerdoce et du sérapum sacré.

Il en défila jusqu'au crépuscule. Les rues de Thèbes étaient noires de monde. Les épreuves étaient engagées et des clamours formidables montaient vers le ciel. Des flots d'hommes arrivaient sans cesse déferler au seuil de cet autel, comme autant d'êtres qui seraient venus offrir leurs poitrines aux ongles de la Lamie. Leurs yeux luisaient étrangement, leurs lèvres tremblaient à l'espoir de délices impossibles, leurs jambes flageolantes se pliaient comme des roseaux. Et au-dessus de l'énorme souffle d'adoration, au-dessus de ce rut épandu dans l'air, de cet anéantissement de tout un

peuple, Gloris, déité de chair aux formes voilées de gaze s'érigea et les anneaux de ses pieds nus se briserent dans le frémissement d'orgueil qui secoua tout son corps.

III

Le lendemain, quand l'aube perça sur les rives du fleuve, depuis le Delta jusqu'aux Bouches, elle éclaira des milliers de corps mutilés et des théories d'êtres sanglants aux chairs tuméfiées. Des oiseaux de proie descendirent par bandes, attirés par l'odeur des cadavres; les caïmans disputèrent les dépouilles des lutteurs aux chacals et aux hyènes et les sanglots des blessés, nombreux, serrés, sourds montèrent vers le palais de la Reine.

— Combien restent-ils? interrogea-t-elle anxieusement à l'un des porteurs de nouvelles.

— Ils sont encore quatre qui ont surmonté toutes les épreuves, ô Reine, fit l'esclave en se prosternant et le soleil en se couchant, ce soir, proclamera le nom du seul vainqueur qui aura surpassé les trois autres.

Gloris se laissa choir sur son lit d'ivoire et elle ordonna d'étouffer le feu des aromates sur les trépieds d'or pour mieux jouir du parfum de charnier qui montait de la ville et du sieuve.

Cependant, quand l'heure fut venue, tandis que le héros vainqueur se dirigeait terrible et soumis vers celle qui était sa récompense, on vit une femme sortir de la nuit et qui se lamentait d'une brûlure à l'épaule. C'était la sœur polluée de Gloris, et pendant que le palais retentissait des cris de fête, elle descen-

dit au secours des milliers de vaincus, Elle devint la prostituée, qui, le soir, au coin des carrefours, appelle les jeunes hommes et les vieillards séniles. Elle fut la consolatrice des pauvres, des ignorés et des blessés, tant il est vrai que bien peu sommeillent sur le sein froid de la Gloire et que des milliers, dans leur désespoir, étreignent sa sœur répudiée, cette courtisane qu'est l'Obscurité.

EDMOND PILON.

Suicide ou Royauté

On n'a jamais entendu parler si haut de la Justice et de la Vérité qu'en ces jours de l'extrême corruption ; à ce point que l'Avenir semble n'hésiter plus qu'entre ces deux termes : la Mort ou le Salut. Ou ces vertus méprisées nous préparent un châtiment sans miséricorde, ou elles sont plus près de régner qu'à nul autre moment ; les hommes n'ayant rien comme l'amour impérieux d'une chose et comme sa terreur, pour leur en faire prononcer le nom et voir l'image aussi souvent, avec cette tyrannique obsession.

Justice et Vérité !... Il s'agit de nous perdre ou de vous mériter.

Déjà les Nations, soumises comme les individus au doute et à l'angoisse de leurs destinées, laissent voir qu'elles éprouvent de la même façon qu'eux ce mystérieux malaise où la Vie paraît soudain un faix inutile à porter jusqu'à la Mort naturelle, jusqu'à la Mort lente à venir. L'abîme reste ouvert de toute éternité, inéluctablement ouvert ; un goût de vertige nous porte

à regarder au fond, non plus au Ciel. Alors, que sont les peuples devant ce tombeau? Que valons-nous auprès de lui? Nous ne pouvons que devancer l'heure finale : il faut suivre le temps pour vivre. Et le Suicide s'offre, avec ses grands yeux de révolte, cet air fatidique, cet attrait des héros dans les romans sublimes... Chacun de nous, avant de se livrer, crie une dernière fois : « Que j'aie un espoir en ce monde, si je dois vaincre! » Des voix répercutent cette voix; pas une qui lui réponde; pas une qui demeure autorisée à nous dire d'attendre. Et d'ailleurs, plutôt qu'attendre, — n'est-il pas trop tard? — nous préférions mourir.

Or, nous mourons.

Le Suicide est si beau : il fascine; il apparaît généreux et suprême comme un dernier sacrifice. Mais hélas! c'est un amant de perversion, qui tue comme Antony, parce qu'on lui a résisté. Et depuis des milliers d'ans qu'il se donne en spectacle quotidien, les siècles viennent le voir, le réprouvent — et l'acquittent, avec la même incohérence, le même trouble, la même irréflexion et le même appareil de jugement que ce spectateur de la Comédie, en proie aux mensonges des acteurs, du décor, de la fiction et qui juge pourtant sur le coup, à la fois partie et témoin, ignorant du pour et du contre, plutôt heureux, entre la chute du rideau et le vestiaire, de son ignorance, de son agitation, de son impuissance à motiver un arrêt de condamnation. Car un homme en lui qui interroge : « Tu en ferais autant? » l'inquiète surtout. Et il détourne avec ses parents, ses amis ou ses voisins, il détourne l'indiscrète curiosité par des considérations emphatiques et vagues, des lieux-communs indifférents, à côté.

Espérer, espérer! Mais où? jusques à quand et à

quoi bon ? Espérer ici-bas ou dans un autre monde ?
— Ici-bas, soit...

Eh bien, le suicide d'hommes comme Caton, et pourquoi n'être pas plus contemporain ? comme Anatole de la Forge, ce suicide déplorable, je l'admire ; et pareillement, celui de ces misérables qui entraînent femmes et enfants. Ne nous a-t-on pas appris qu'une injure non relevée déshonore, que ce déshonneur est pire que la Mort ? Ces gens, la Vie ne les a-t-elle usés, repoussés, hannis, trompés, ou simplement même délaissés ? et ils délaissent à leur tour, jamais sans lutte préalable, sans défaites maintes fois confirmées. Qui parle d'eux un plus long-temps que le temps de leurs funérailles ? et qu'est-ce que leur veut cette pitié boîteuse, flanquée d'un commissaire de police et d'un concierge, qui enfoncent les portes, constatent le décès, ou livrent à l'opprobre des juges les survivants ?

Ce suicide individuel est héroïque, bien que l' Histoire omette d'en parler. Elle ne nous est d'aucun enseignement, cette omission. Pour négliger raisonnablement d'entreprendre le tumultueux récit de ces combats intérieurs, où des forces en si grand nombre se retournent contre elles et s'anéantissent ; pour dédaigner d'en connaître l'origine et le résultat, il faudrait prouver qu'il est indifférent à l'arbre humain de laisser pourrir et choir, de temps en temps, sa branche d'orgueil, sa branche de fruits et de rameaux trop lourde...

Si cette chute était nécessaire à la vigueur des autres membres ? Si un homme qui se tue, si une Nation qui se laisse réduire et assimiler, rendait libre une place indispensable au développement d'un homme meilleur, nourrissait et revivifiait des Nations voisines susceptibles d'avenir plus que leur victime ?

Il faudrait prouver enfin que le suicide ne réalise pas une manière de mort naturelle, qu'il donne la mesure d'un acte vraiment délibéré contre les lois supérieures, qu'il ne témoigne pas de l'obéissance pure à des Fatalités diaboliques ou divines, que celles-ci n'imposent pas aux mains de sacrifier leur corps, à l'individu de presser un peu l'instant où il agoniserait dans son lit, à bout de courage et de souffle.

La doctrine chrétienne n'a pas clairement répondu là-dessus, disant qu'un bien donné par Dieu nous peut être repris — mais par Lui seul — et, de tout temps, exaltant le martyre, qui est un suicide pré-médité, consenti, convoité même.

Les matérialistes n'ont rien répondu, en ne réprouvant pas formellement le suicide, en l'honorant à l'occasion, en acceptant le fait accompli sans plus d'explications que des théories générales sur la Force, des négations de la Volonté et du libre-arbitre, des localisations cérébrales et des embaumements après autopsie.

Au lieu d'édifier l'Economie politique sur le Positivisme, nos philosophes ne pouvaient-ils s'attarder à la déduction de quelque Economie morale : et plutôt que discuter, du milieu de cercles vicieux, sur la perte, réelle ou fictive pour le capital humain, d'une vitre cassée, éclairer nos doutes d'un argument scientifique sur ce point terrible d'interrogation : Quel profit, ou quel déchet, à l'Humanité, voyant et laissant un homme se pendre ?

Nous avons besoin d'être assurés des conséquences d'une pareille action.

Car nous-mêmes, les jeunes gens, nous demandons sans cesse qu'on nous cède, que nos prédecesseurs s'effacent... ; et comment ? « Mourez à notre place pour que nous vivions à la vôtre ! » C'est clair : la vie

des uns pousse au trou béant la vie des autres... Ne serait-il pas des collectivités, des individus, si sensibles à cette poussée qu'il s'en vont d'eux-mêmes, avant la fin, pour n'être pas bousculés d'abord, puis contraints! Ne sont-ils pas les points où la pesée s'exerce trop directement, et ne les croyons-nous suicidés que parce qu'il reste invisible, le levier qui s'appuie sur eux et les écrase pour nous soulever?

On ne résoudra jamais la question du suicide, à un point de vue moral, en ne considérant, dans un si grand sujet qu'il intéresse l'Humanité, que ce détail infime aux yeux de Dieu lui-même : l'intérêt d'un homme. Voyons de plus haut, puisqu'aussi bien il y va des intérêts de la France, frappée aux sources de sa reproduction; et regardons dans un Français qui se tue, l'organe en révolte contre le corps que sa fonction première est de perpétuer.

Une constatation impose aux ténèbres du problème sa lumière évidente : un homme pense n'attenter qu'à ses jours en supprimant sa vie de la vie commune. Mais comme tout se relie et doit tendre à l'universelle solidarité, cet homme donne la preuve d'un furieux égoïsme ; outre qu'il en autorise l'exemple.

Et voici le tableau qu'éclaire cette vive lumière.

Autrefois, la France croissait et prospérait ; à présent elle rayonne comme un soleil au zénith ; elle n'a plus, ce jour, qu'à voir son crépuscule rougir et la nuit l'éteindre. Elle ressemble encore au laboureur exténué par des travaux commencés dès l'aurore et qui veut dormir ; suivant la phraséologie actuelle, elle se dit que son travail est devenu un capital, qui lui assure, comme il fait à ses possesseurs particuliers, un repos égal en durée et en certitude à la puissance et à la continuité de l'effort passé ; elle croit avoir assez

accumulé pour vivre longtemps sans rien faire. A présent, on veut jouir.

Autrefois, on voulait travailler. Mais nos aïeux nous ont gagné le Bonheur dans cette volonté : soyons heureux pour ceux qui sont morts à la peine.

Autrefois, on souffrait toujours. Les guerres, la religion, la politique des provinces et celle de l'État exigeaient sans relâche des sacrifices ; et loin que la Nation s'épuisât à les leur fournir, même appauvrie et défaite, elle s'enrichissait et se multipliait de renouveau. On n'avait que des devoirs ici-bas ; les droits ne nous sollicitaient qu'en haut ; et bien qu'il fallût mourir pour en jouir de plein droit, on se suicidait moins à l'écart, orgueilleusement ; on souffrait ensemble davantage, humblement sous un Ciel qui ne paraissait pas encore fermé. On peinait, mais on croyait. On avait la Douleur et la Foi, l'Espérance et la Charité ; toutes sortes de biens s'en suivaient pour les champs, la famille, la Patrie.

Et ceci, au contraire, est la Vérité de ce moment : la terre délaissée, le foyer alangui, la France démembrée et stérilisée. Par un consentement tacite et général, chacun se propose un bonheur personnel. Plus de contraintes : des mœurs libres ; plus d'exceptions : l'égalité dans le nombre. Mais la Fraternité, que devient-elle ? N'étaient-ils fraternels, les serfs et les guerriers d'avant la Révolution ? ne se consolaient-ils pas entre eux ? Ne vivaient-ils pas dans une harmonieuse confiance ? Vous n'êtes donc pas entre vous des frères comme eux. Les égoïstes sont comme vous ; et si vous ne jouissez, vous ne savez plus que mourir seuls, comme vous croyez vivre.

Le Bonheur !

Qu'on me montre au Bonheur un frein que l'Egoïsme ne ronge pas ? Estime-t-on justement un bonheur

goûté près d'une souffrance ? Il est vrai, cependant, que certains osent déjà pratiquer l'ignominie de ces joies solitaires. Le Bonheur réel ne se suppose pas en cette forme du monde, que l'artifice du plaisir va dissoudre.

De quelle supériorité vous tenez-vous être ? L'Humanité aurait-elle vécu des siècles de siècles misérable sans se préoccuper du Bonheur, et y songeriez-vous pratiquement pour la première fois depuis la Création, depuis l'éternité ? L'Humanité l'a recherché, et jamais ne l'a découvert, en elle ni sur la terre ; elle n'a pas nié une existence délectable ; l'imagination lui en vint de source. comme toute idée de progrès, par une loi de sa constitution imparfaite : elle l'a placée ailleurs qu'en ce séjour de court passage ; et si, du même coup, elle a inventé des religions qui l'enseignent, elle a certifié aussi de leur nécessité. Les religions, au nom de l'Humanité, expliquent notre origine surhumaine, et rendent à son auteur le témoignage de ses dons.

Grâce à lui, une certaine portion du Bonheur futur entretient notre espoir présent. Nous n'agrandirons pas cette somme en la répartissant. Mais quand cette manne devrait un jour nourrir tout le monde, qui vous en garantirait l'inépuisement et la chute permanente ? Ce n'est pas la Science, qui sourirait d'être soumise au calcul de cette probabilité. Une Religion saurait nous en persuader, et vous ne voulez plus d'aucune.

Le bonheur terrestre offre des plaisirs si inégaux, si fugaces, que chacun convoitera le bonheur de son voisin pour prolonger l'accident du sien. De nouveau, Caïn tuera Abel ; vous vous meurtrirez les uns les autres, ou vous vous frapperez vous-mêmes opiniâtrement. Celui qui a médité sa propre mort a déjà

commis le meurtre sur d'autres : comme il méprise sa vie, il méprise celle d'autrui ; il est capable de plus d'une victime.

Seulement, pour bien faire entendre cet évangile, on devrait nous enseigner le respect de la Vie en elle-même, sans considérations d'individus, et la foi en quelque chose de plus que nous, n'importe où ; on devrait nous inspirer la résignation avec l'action, persuader les faibles de la souveraineté des forts et ceux-ci des devoirs de leur règne : tandis que le génie est jeté en pâture à la médiocrité, et que tous, nous ne reconnaissons que cette borne contre l'envahissement du prochain, ce guide vers notre bonheur, l'Egoïsme.

Ceux qui mènent la France et ceux qui la composent en majorité, sont des Egoïstes. L'Egoïste ne veut que son bonheur. Avant toutes fautes commises, je le préviens d'usurpation et d'attentat ; il se tuera peut-être, mais après avoir tué ; ou il s'enrichira, mais après avoir dépouillé.

Voyons : vous, les Poètes, les artistes, les dilettantes, tous les derniers croyants du Beau, du Vrai, et du Bien, vous composez encore une armée : battez-vous ! Vous seuls restez capables de nous prêcher de l'Immortalité, puisque vous y croyez pour vos œuvres, même périssables. On vous montre le plus beau pays de ce monde, le plus agréable de ses peuples, en proie au pire des systèmes : n'allez-vous pas vous rassembler et le conquérir ? Qui êtes-vous, par la raison et par le cœur, sinon de purs Aristocrates ? Prenez ces faibles et grandissez-les à leurs yeux par la sublimité de la tâche commune ; faites leur repos pour assurer le vôtre ; commandez à leurs intérêts et vous porterez leurs couronnes.

Ne craignez rien de ceux qui s'opposent à vous :

vous les partagerez rien qu'en marchant et vous les faucherez comme fait un seul homme d'un champ d'épis. Quand ils seraient un million, ils ne valent qu'un, car ils vivent séparément entre eux. Ce sont des Egoïstes.

Allez et montrez-vous. Montez à la tribune des académies, des parlements, des réunions populaires, et vous faites entendre ! Qu'avez-vous besoin de savoir d'avance ? N'êtes-vous pas des inspirés ? La vérité dort-elle dans les livres comme la Belle au Bois ? Elle sommeille en vous, et vous ne vous réveilleriez pas !

Proclamez votre Royauté intellectuelle — ou vous vous suicidez.

Pauvre existence tout de même, que le Bonheur ferait mourir, que la Douleur seule prolonge !

DAUPHIN MEUNIER.

COMMERCE AMOUREUX DES SAGES

AVEC LES

DAMES ET LES DEMOISELLES DES ÉLÉMENTS

(*Suite et fin*) (1)

XXI

Cette « mandragore » pour n'être qu'une histrionne — ce n'était une mandragore que de nom, non point racine taillée en forme humaine, mais poupée de bois — n'en contenait pas moins la potentialité des miracles « élémentaires ». Imprégnée par la volonté d'un véritable initié ou même par le fluide passif d'un médium, elle eût senti s'éveiller en elle l'âme lointaine qui dort, dans toutes choses. Voyez les humbles expériences de

1. Voir les *Entretiens* des 25 septembre, 25 octobre, 10 et 25 novembre et 10 décembre 1893.

nos spirites exaltant par le contact de leurs mains une simple table jusqu'à la divination. Mais combien plus devait être éloquente, la plante, la vraie mandragore, cette solanée, cette empoisonneuse, puissante par sa faculté cruelle d'appeler au plan invisible les âmes des êtres vivants! Elle devait logiquement posséder le don à rebours, conduire aux portes du Visible les forces mystérieuses qui habitent l'au delà. De plus, sa racine, pareille à quelque monstre par ses filaments tordus et échevelés, simulant tantôt une cuisse de femme ou une virilité d'homme, tantôt la tête d'un gnome grimaçant, insinuait au cueilleur de simples l'intuition de cette vérité traditionnelle enfouie au cœur des anciens temples et qui dans ce siècle fut incomplètement révélée par Darwin. C'est que l'homme sort des règnes matériels avec lenteur, que son cerveau père des idées comme son ventre père des formes ont dans la boue primordiale, comme la mandragore qui leur ressemble, leurs originelles et monstrueuses racines. Or que se passa-t-il dans l'œuvre des sept jours? Les forces spirituelles animèrent cette boue, ces racines furent magnétisées par le souffle du Seigneur; ainsi elles évoluèrent. La mandragore devint femme aux belles cuisses, homme au front et au ventre fécondeurs.

Eh bien, l'Homme, reconstitué dans sa pureté et sa toute puissance-prototypiques, le Mage, le Philosophe, miroir de Dieu, dépositaire de Dieu, messager de Dieu, peut, aidé par l'âme sourde et silencieuse qui se révolte dans la matière, faire en quelques minutes et pour quelques minutes évoluer cette matière où l'esprit immanent lui répondra comme s'il était déjà l'âme d'un homme. Voilà pourquoi, chacun dans leur élément et selon lui, peuvent être évoqués les petits Dieux : Gnômes, Sylphes, Ondins, Salamandres.

Hélas ! la sorcellerie s'enivra de la mandragore au lieu de l'exalter. Les évocateurs criminels du moyen-âge s'abrutirent jusqu'à la plante et ne la divinisèrent point. Sous les gibets d'où pendaient d'infâmes cadavres, mi-dévorés par des corbeaux, ils se plaissaient à découvrir la plante magique. Alors à cette racine presque humaine, ils faisaient un pauvre chien épouvanté, qu'ils tuaient à coups de couteau ; et chaque râle, chaque convulsion de l'agonie arrachait un peu la mandragore, maléficiée par ces sauvages tourments. L'âme du chien, cette âme végétative et instinctive descendait dans les formidables filaments aux structures de cauchemar et le pendu pantelant encore sous les raffales secouantes achevait de vomir hors de lui et vers la plante son esprit de damné... De la sorte, l'abominable grand'œuvre était achevé. Il suffisait de tailler ce végétal difforme selon l'idéal du sorcier, en aspect de démon, pour posséder, dans un coin jaloux l'idole fatidique, le dieu lare infâme, la mandragore à corps d'incube, dont l'âme de chien s'irradiait noirement de l'esprit blasphématoire d'un assassin frappé de mort sans s'être repenti...

XXII

Une mandragore plus étrange encore c'était l'Homunculus de Paracelse. L'illustre docteur nous apprend comment on peut obtenir ce petit homme dans une fiole. Inutile, avec ces quelques renseignements, de pratiquer ces actes indécents qui précèdent toute naissance, et les entrailles d'une femme ne seront plus gonflées d'un faix inharmonieux. A proprement parler,

c'est le nouvel Adam en bouteille (1). Dans un alambic, condensez du liquide seminal humain, ferment de vie, avec les quatre éléments chimiques pendant quarante jours. Peu à peu, les ténèbres du mélange s'éclaircissent, le fond de la fiole luira comme un charbon animé, un diamant qui jette des flammes. Distillez avec soin et, au-dessus des liquides morts, surnage le mystérieux enfant alchimique. Nourrissez ce poupon avec du sang humain, le vôtre si possible; ayez soin de le laisser pendant quarante semaines à une température équivalente à la chaleur d'un ventre de cheval, vous le verrez enfin distinctement avec sa tête trop grosse et mélancolique, ses membres semblables à ceux d'un fœtus flétri par l'alcool mais ayant gardé dans ses yeux jamais clos, comme ceux des reptiles, la fixité de la fascination et les tristes lueurs divinatrices. Au bout du temps fixé il affectera une vie machinale et intelligente d'automate conscient, et il s'écriera, comme l'Homunculus de Goethe à Wagner :

« Et bien, papa, comment ça va-t-il ? Ce n'était pas une plaisanterie ? Viens, serre-moi bien tendrement sur ton cœur ! Mais pas trop fort, le verre pourrait éclater. »

Sort lamentable et comique de l'Homunculus ! N'être qu'un fantôme matériel de vitrine, ne pouvoir rompre sa prison transparente sous peine de mourir. Il marmotte, à lui tout seul, la grande plainte magique qui traverse les siècles, l'effort de ces volontés exaltées et tendues aboutissant à ce monstrillon délicat, lié dans des cloisons de verre si minces que la moindre maladresse anéantirait le grand œuvre et

1. Cette idée moyennageuse de l'homunculus a dû, certainement, inspirer à Villiers de l'Isle-Adam *l'Eve future*, beaucoup plus que les merveilles exotériques d'Edison.

pour jamais tandis que, dans l'immense univers où Dieu-Nature fermente, tout se transforme sans se perdre et sans mourir. Ah ! le mot magnifique et morose de Gœthe : « Ce qui est artificiel veut un espace fermé. »

L'Homunculus m'attire plus encore que la Mandragore, car il symbolise l'or, la sagesse mystique, cette création nouvelle d'un être en nous et hors de nous aboutissant, sous les fourneaux occultes du moyen âge, ce moyen âge trouble de science, d'obscurantisme et de folie, non pas à l'apparition de cet Ange qui dort dans l'univers et dans l'homme, mais à une grotesque et douteuse grimace de laboratoire où manque la transfiguration versée par un pur rayon de soleil....

XXIII

La divination par la fausse Mandragore et par la Tablette anglaise n'est que pâle souvenir de la divination par l'Anneau. Elle s'accomplissait avec une pompe qu'ont oubliée les modernes. Le mage ou la pythie qui interrogeait les invisibles sybilles au nom de quelque illustre consultant était vêtu de lin et dans l'enveloppement des odeurs saintes, il agitait de sa main droite la branche de verveine, tandis que son front semblait s'embraser d'une pensive lumière sous la couronne de lauriers dont il était ceint. Alors un frémissement parcourait le fil suspendu sur le bassin fatidique formé des sept métaux planétaires et creusé par toutes les lettres de l'alphabet. La trépidation du fil animait l'anneau théurgique devenu intelligent,

frappait avec un hiératisme saccadé le plateau divinatoire, où les lettres désignées se groupaient dans l'esprit du mage pour former la réponse des oracles (1).

Quand le fil ne tremblait pas malgré l'incantation, l'opérateur saisissait une torche et brûlait le fil afin de délivrer l'effort paralysé des nymphes. L'anneau tombait sur le bassin et, soit en glissant, soit en rebondissant, il visitait plusieurs lettres. Si ces lettres réunies restaient muettes, c'est-à-dire ne donnaient aucun sens, elles étaient considérées comme les initiales de mots révélateurs dont elles devaient donner aussitôt l'intuition au prophète.

La véritable hydromantie ou nymphomantie, c'est-à-dire la divination par les nymphes, s'accomplit à peu près de même façon. Il y a toujours le fil et l'anneau, mais le verre est rempli d'eau et c'est le doigt du devin lui-même qui tient, parfois sans scrupule, le fil percuteur. D'autres fois sur une onde silencieuse, l'opérateur lançait, comme ont coutume de le faire sans prétexte les enfants, l'une après l'autre, trois pierres, l'une ronde, la seconde triangulaire, la troisième carrée. Les ondulations que ces cailloux creusaient sur la surface liquide étaient notées aussitôt et interprétées selon un grimoire hydromantien. La pierre ronde servait aux choses divines, la triangulaire aux intellectuelles, et la quadrangulaire aux événements touchant la fortune et les biens matériels.

Il est d'autres amis des ondines qui ne se donnent

1. Tel est le procédé qu'adopta l'initié Pallade, afin de connaître le successeur de l'Empereur Valens, l'anneau dit : Θ, puis E, puis O. Enfin il se tut ne voulant pas déchirer complètement le voile de l'Avenir. Un Théodore succéda à Valens comme pour confirmer cette réponse étrange et ambiguë. Malheureusement sa curiosité ne réussit pas à l'interrogateur que Valens mit à mort sur-le-champ. Voir Sozime et Aminien Marcellin.

pas d'autre peine que celle d'interpréter les mouvements et les couleurs de la mer ou des fleuves, sans y apporter rien de personnel sinon leurs commentaires. Tout leur devient prétexte à divination : les tempêtes avec leurs vagues grandies et ces vallées que creusent entre eux deux flots. D'autres s'hypnotisent en fixant les palais sous-marins : c'est ce qui advint à Varron, lorsqu'il vit sortir de ces demeures un ondin des plus doctes qui, en cent cinquante vers, lui prédit l'issue de la guerre de Mithridate. Le sage Numa Pompilius évoqua les images des Rois des algues dans les miroirs des ondes, et ils lui annoncèrent sans difficulté les événements futurs.

Si j'en crois Agrippa, l'Arabe Almadal serait l'inventeur de la géomantie, ou gnomancie. Mais elle est aussi ancienne que la terre et les gnomes, depuis qu'il y a des hommes. Le philosophe qui se promène sait efficacement observer les bruits, les gonflements et les fissures du sol; il étudie les fondrières pour en tirer un avertissement, et aux secrètes exhalaisons il s'enivre d'un saint délire.

Les sylphes ont créé l'aéromantie. Les sylphes de l'Orient apportent les bonnes nouvelles, ceux de l'Occident les mauvaises, les méridionaux nous révèlent ce qui ne doit pas être révélé et les sylphes du Nord ce que nous ne comprenons pas.

Tout rustique connaît la pyromantie. Auprès de son foyer, alors que les sylphes grinent dans la bise et parfois choquent d'un doigt de grêle les volets clos, la femme restée seule étudie les fantastiques images qui passent et disparaissent au dessus des bûches dans la flamme. Fragile édifice, château de couleurs joyeuses qui va bientôt s'écrouler en cendres, mais qui doit au paravant nous raconter la réalisation ou l'échec de nos espoirs. Ce sont là jeux de mignonnes salaman-

dres. Elles réjouissent nos yeux par des visages de femmes, de brusques visions d'animaux, des lueurs de fleurs; des tours exiguës tout à coup se dressent, en face d'elles des ponts s'élancent comme une promesse se prête à un désir; des grottes exquises s'entr'ouvent et de petites maisonnettes luisantes annoncent l'union et la paix.

Mais le pyromantien sait, hors de ces intimes pronostics suggérés par la familiale salamandre, oblige de plus hautains daimons à dévoiler le futur.

Trois flambeaux de cire pure sont disposés en triangle. Si l'une des trois lumières a plus d'éclat que les autres, une fortune imprévue assistera le consultant. Tiens une mèche pétille et lance des étincelles, soyons prudents, quelque déception nous menace. Une petite étoile se forme au bout de la mèche, succès croissant et éblouissant... mais non, l'astre s'éteint, c'est que la chance passera vite. Cette flamme qui vacille de gauche à droite prédit un changement de situation. Cette autre qui se plie et se tord en spirales avertit des manœuvres d'ennemis cachés. A un des flambeaux la langue de feu tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, priez le Seigneur car des périls et des luttes, toute l'incertitude des capricieuses fatalités, vous guettent. Hélas! cette torche et cette autre se sont tout à coup éteintes... C'est maladie, ou mort, ou complète déroute!

JULES BOIS.

L'Attaque du Moulin

EMILE ZOLA — LOUIS GALLET — ALFRED BRUNEAU (1)

Je plains sincèrement M. Bruneau !
Qu'on ne se méprenne point. Je ne le plains certes pas parce que, ainsi que certains critiques l'on écrit, il a renié, dans cette partition, les formules musicales du *Rêve*, non plus, comme d'autres l'affirment, parce qu'il se sert dans l'*Attaque* des vieux moules : duos, trios, etc. Mais je le plains de toute mon âme de s'être résigné à écrire des harmonies sous ce livret qui, à mon sens, est une mauvaise action artistique. Ce n'est pas qu'il ne contienne ça et là des situations dramatiques ; quelques-unes quoique bien banales auraient pu cependant, différemment traitées, devenir intéressantes et scéniques. Mais quelle platitude, quelle vulgarité poussée, en certains endroits, jusqu'à la trivialité !

1. Partition gravée chez Choudens.

Un jour, mettez qu'il y ait très longtemps, j'interrogeais M. Bruneau sur son esthétique et la façon dont il l'exprimait. « Pour composer, me disait-il, il me faut, d'abord, une situation réellement dramatique qui m'impose presque le dessin mélodique de mes personnages. Ensuite, afin d'entendre, en mon cerveau, chanter les harmonies symphoniques par lesquelles les états passionnels subis par mes héros seront exprimés, il m'est indispensable de rencontrer dans l' « écriture » du poème non seulement la beauté plastique et intrinsèque du « mot », mais, encore, le rythme parfait des assemblages de mots : vers, ou prose rythmée. Si l'idée contenue dans une phrase me donne le destin, la forme même de l'expression incante en ma lyre les harmonies. » Et M. Bruneau en parlant ainsi avait la sincérité émue d'un esthète.

C'est parce que je lui savais cette conviction que douloureusement, je le plaignis pendant la représentation de son drame à l'Opéra-Comique.

On accuse bien haut le musicien du *Rêve d'apostasie*. On se base pour cela sur quelques formules anciennes employés dans l'*Attaque du Moulin*.

Alfred Bruneau interrogé répond : « Pourquoi j'écrivis ces duos ? Voici : pour moi, plusieurs personnages réunis au moment de l'accomplissement d'un événement dramatique, ressentent, au même instant, le choc émotif. Donc, afin d'être logique, leurs sensations, ensemble, doivent être exprimées. Et, comme chaque caractère est impressionné différemment il me faut donc écrire des mélodies typiques, dissemblables. Et aussi puisqu'elles doivent être chantées au même instant, j'en forme un faisceau, selon les lois harmoniques, trouvant ainsi les duos, trios, quatuors. Mais ce n'est pas *a priori*, et pour obtenir des harmonies,

que je me sers de ce genre d'expression, mais uniquement constraint par l'observation philosophique. »

Nous ne partageons point cette opinion, mais elle peut se soutenir et être invoquée pour affirmer la sincérité de M. Bruneau lorsqu'il déclare ne se servir d'aucune formule et écrire simplement suivant ses sensations.

Maintenant, peut-on, en toute loyauté, formuler la moindre critique sur cette partition lorsque l'on considère la veulerie du livret en lequel l'intention chauvine ne s'élève même pas jusqu'à l'héroïsme exprimé par une sonnerie de clairon dans la cour du quartier; en lequel la « guerre » dédaignant la pourpre idéale du mythe ne se vautre pas, hideuse, mais grande de laideur, au sein des laques sanglantes du naturalisme.

Que n'a-t-elle été donnée à Bruneau cette possibilité des chevauchées héroïques des cuivres orchestraux dessinant les saturniennes débâcles!

Enfin, est-il possible que les auteurs et M. Carvalho que l'on dit artiste, aient pu supporter une mise en scène aussi grotesque et ridicule que celle de *l'Attaque*.

Les protagonistes de ce drame viennent tous, successivement, « chanter » dans le trou du souffleur en tenant, d'une façon lamentable, leurs gestes surannés, vers la pitié des fauteuils d'orchestre et paraissant, ainsi, mendier les approbations de la claqué.

Le « Jeune premier » clame les « regrets à la Forêt » en reluquant les décolletages des loges. A cet endroit, le musicien nous donnait un régal délicat par sa symphonie, et Vergnet, par des efforts laborieux, arrivait à une interprétation suffisante. Mais tout sombrait sous l'illogisme de la mimique! Et Merlier et Françoise qui pour s'inciter mutuellement à l'héroïsme, se tournent le dos et adressent la cadence finale —

qu'ils dénaturent en insipide point d'orgue, — l'un côté cour, l'autre, côté jardin.

M. Carvalho, par cette mise en scène qui conviendrait tout au plus au *Chalet ou à la Dame blanche*, a trahi les auteurs. Pour Dieu ! envoyez donc votre metteur en scène chez Antoine.

Non, cette partition n'est pas une apostasie, loin de là, car, en maints endroits, des quarts d'heure symphoniques rappellent par la conviction et la distinction du langage musical, les qualités de l'esthète du *Rêve*.

Et puis disons toute notre pensée. Le temps de parler pour ne rien dire est passé. Derrière les faits, il y a l'idée. C'est ce que Wagner a compris et ce qui lui vaut le meilleur de sa gloire.

On ne peut pas aller plus loin dans la voie parcourue par Wagner, nous dira peut-être M. Bruneau et nous devons essayer de faire autre chose. Soit ! Mais ce n'est pas dans les œuvres du maître matérialiste Zola que les chercheurs nouveaux doivent puiser leur inspiration, car il manque une note à la lyre de ce grand romancier, la note suprême, supra-humaine si l'on veut, que seule peut donner l'âme consciente de son existence et de son devenir.

L'âme seule prête ses ailes au génie. Et vouloir se passer d'elle quand on évolue dans la création artistique, c'est s'exposer inévitablement au piétinement sans grandeur dans le chemin boueux de la matérialité.

Nous attendons M. Bruneau quand il aura mis la main sur un livret propre à développer ses dons héroïques, à le projeter vers les hauteurs que son jeune génie peut espérer d'atteindre.

TABLE DES MATIÈRES

- ADAM (Paul).
Critique des mœurs, 42, 89, 135, 193, 241, 289, 433. — Le génie latin, 481.
- AJALBERT (Jean).
En Auvergne : la ville de Gerbert, 17.
- ALBERT (Charles).
Drumont et le mensonge juif, 251. — Une affaire de mœurs, 298. — A propos des Russes, 404. — La grève des mineurs, 456.
- ALBERT (Henry).
Solness le constructeur, ou la confession d'un poète, 103.
- BIGEON (Maurice).
Psychologies scandinaves : Stéphan Sinding. 305.
- BOIS (Jules).
Orphée et Eurydice, 63. — Isis : le gouvernement des mages; le culte de la Bonté, 146. — Le commerce amoureux des sages avec les dames et les demoiselles des éléments, 256, 344, 419, 464, 518, 563.
- BORDEAUX (Henry).
Chez les paysans, scènes de la vie politique, 157. — Les temps dérisoires, I la poésie en justice, 319; II Ames bourgeois, 391; III Les petits socialistes, 498; IV Les petits Don Juan, 535.
- BOUDARD (René).
Soir de retour, 81. — Courrier littéraire : le Docteur Pascal, 140.
- CÈRE (Emile),
Le breviaire du bouddhiste, 113, 176, 218, 279, 328, 378.
- CHARPENTIER (Armand).
La folie claustrophobique, 49.
- COLUS (Ary).
Le théâtre libre à l'Eden-Théâtre, 525.
- COUSTURIER (Edmond).
Notes d'art, 94.

- DESPRETZ (Julien).
Elles, 453.
- EEKHOUD (Georges).
Deux peintres brabançons : Victor Gilsoul et Eugène Laermans, 362.
- FÈVRE (Henry).
Indications politiques, 1, 97, 202, 387.
- FLASSAN (Raxi).
Fleurs, 462.
- GUÉRY (Louis).
Les saintes revues, 271.
- HÉROLD (A. Ferdinand).
La société mourante et l'anarchie, 76.
- LACHMANN (Hedwig).
Paul Verlaine, 508.
- LES LIVRES
283, 332, 367, 475.
- MALO (Henri).
Politique extérieure, 85, 161, 275.
- MALVOST (H. de).
Spécialités en art, 127. — Lettre à M. C. Saint-Saens, 411. — *L'Attaque du moulin à l'opéra-Comique*, 571.
- MARIUS-ANDRÉ (Paul).
Chœur antique, *poésie*, 571.
- MEUNIER (Dauphin).
L'Amour et la Chimère, *poésie*, 101. — Moralités romanesques. I Une histoire sans historien, 169. II Pour rester chaste, *poésie*, 269. III Le mauvais œil, 491. — Suicide ou Royauté, 554.
- MOUREY (Gabriel).
Pour la foi, 29. — A. de la Gandara, 448.
- PILON (Edmond).
Les noces de la reine, 545.
- SAINT POL ROUX
Les reposoirs de la procession : I La lavandière de mes premiers chagrins, 441. II Arc-en-ciel, 529.
- SAURIN (Daniel).
La loi contre l'homme, 337.
- SEM ET JAPHET
Histoires de Sem et Japhet, 207.
- SIGNORET (Emmanuel).
Chant des trompettes d'été, *poésie*, 385.
- SLUYTS (Charles),
L'association pour l'art, 7.
- VANOR (Georges).
L'art de Richard Wagner, 197.
- VIELÉ GRIFFIN (Francis).
Entretiens sur le mouvement poétique (IV^e partie), 35.

Le Gérant : DUTERTRE.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PAUL MARGUERITTE

LA TOURMENTE

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

ÉMILE CÈRE

Le Bréviaire du Bouddhiste

Un volume in-18 jésus. — Prix. 2 fr. »

LOUIS GUÉRY

LE PLUS HEUREUX TEMPS

DE LA VIE

ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

GEORGES SERVIÈRES

RÉMIETTE

ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg	Montbarbon.
Bourges	Renaud.
Brest	Robert.
Caen	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry	Baujat.
Cherbourg	Marquerie.
Clermont-Ferrand	Ribon-Collay.
Dijon	Armand.
Saint-Etienne	Chevalier.
Fontainebleau	Desprez.
Grenoble	Baratier.
Le Havre	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille	Tallan lier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herluisson.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe.
Toulouse	Milles Brun.
Tours	Pericat.
Versailles	Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople .	Biberdjian.
------------------	-------------